

**Intervention de Silvia Pérez-Vitoria**

## **CENTRALITE DE LA QUESTION PAYSANNE**

Pour tout économiste qui se respecte, un pays développé est un pays sans paysan. Le % d'actifs agricoles dans la population et la part du budget des ménages consacrés à l'alimentation sont des indicateurs pour mesurer le développement. Plus ils sont élevés, plus le pays est sous-développé. On est dans l'absurdité de modèles économiques qui appliquent à la lettre le développement conçu comme linéaire et universel. C'est vers cela que doivent tendre toutes les sociétés. D'ailleurs dans les pays où le développement a le moins pris on trouve plus de paysans qu'ailleurs.

Le développement, l'industrialisation, l'idée de progrès et de modernité se sont construits contre les paysans. Ceux-ci sont devenus, y compris souvent pour eux-mêmes une sorte de symbole du passé, du rétrograde. Je voudrais ici préciser que cela n'est pas le seul fait du capitalisme, le socialisme n'a pas fait mieux : l'Union soviétique, la Chine (36 millions de morts entre 1958 et 1961), Cuba et d'autres ont suivi ce modèle.

Petit rappel : L'ère du développement commence vraiment après la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale avec le discours du 20 de janvier 1949 sur l'état de la nation de Harry Truman, président des Etats-Unis, (celui-là même qui a lancé les bombes à Hiroshima et Nagasaki) qui décrète que les trois-quarts des habitants de la planète sont sous-développés et que la mission des nations civilisées est de la développer.

Plus de deux milliards d'habitants de la planète vont perdre leur identité, ils ne seront plus Africains, aymaras, berbères, quechuas, ils seront sous-développés. Tous les peuples qui vivent différemment entrent dans une catégorie unique celle de sous-développés. Ce sont toutes des sociétés paysannes.

On impose un **mode de vie**, des **besoins**. Il y a ceux qui sont **en avance** et ceux qui sont **en retard**.

Sommés de se moderniser ou de disparaître les paysans ont toujours essayé de ruser pour survivre. John Berger les appelle les « survivants » et Theodor Shanin a écrit en 1966 : « Jour après jour, les paysans font soupire les économistes, transpire les politiciens et maudire les stratèges, en déroutant leurs plans et leurs projections dans le monde entier. »

Pour reprendre le titre de notre colloque si nous voulons **défaire le développement et refaire le monde** nous devons nous appuyer sur cette force de résistance.

- **Les destructions induites par le développement** sont sans précédent, (comme on l'a vu ce matin), certaines sont peut-être irréversibles. Dans l'agriculture la

modernisation s'est faite par la mécanisation-motorisation, la chimie, la génétique. Actuellement on nous parle d'agriculture connectée. Le résultat est une nature saccagée et polluée : les sols, les mers, l'eau douce, la biodiversité. Certains lieux de la planète sont particulièrement emblématiques (Uruguay, Almeria). Ce sont là aussi les lieux où les conditions de travail sont les pires et les risques sanitaires les plus grands. Rappelons qu'actuellement dans le monde 75% de l'alimentation est produite par des paysans sur 25% des terres. Qu'en sera-t-il s'il y a moins de terres agricoles ? Mais au-delà ne devons-nous pas à terme choisir entre industrie et agriculture (pain ou smartphone) (Pérou, Vietnam)

- **Les agricultures paysannes**, il faut toujours rappeler qu'elles sont plurielles, sont à distinguer radicalement de l'agriculture industrielle. Elles sont davantage sur l'usage et la gratuité que sur l'échange marchand. La modernisation de l'agriculture a précisément fait entrer l'agriculteur dans un monde marchandisé, pour ses outils, pour ses intrants. Ce qui bien sûr a supposé un endettement et une dépendance considérables. Ces agricultures reposent sur d'autres savoirs et savoir-faire et d'autres pratiques culturelles qui enrichissent les milieux naturels au lieu des les détruire (François Partant : prédateur de la nature), elles sont davantage dans l'entraide que dans la compétition. Il ne s'agit pas d'idéaliser les paysans mais de montrer qu'elles ont su préserver des valeurs distinctes de celles d'un système dominé par la croissance et le développement.

- **L'émergence de nouveaux mouvements paysans**

Actuellement les mouvements paysans sont le principal mouvement social au monde (Via campesina compte 200 millions de membres). Ils ont décidé de refuser le chemin qu'on avait tracé aux paysans : disparaître (ouvriers ou chômeurs) ou se moderniser. Ils occupent des terres, mettent en place des réseaux de semences, essayent de contrer la libéralisation des échanges (souveraineté alimentaire), **renouent avec des savoirs et savoir faire longtemps marginalisés.**

Ce faisant, ils remettent en cause les fondements même de l'idéologie du développement : sa linéarité, son irréversibilité, son unidirectionnalité. Ils participent d'une rupture en rappelant que la nature ne peut être réduite à l'économique, que les progrès technologiques peuvent avoir des effets négatifs, comme le montre le développement agricole et doivent être remis à plat. Ils font jour après jour la preuve qu'il y a des alternatives au développement. L'existence de cette force sociale permet de concrétiser des changements, qui ne resteront plus à l'état de simple utopie.

- **Les dissidences**

Il existe de par le monde des exemples de société qui ont mis au cœur de leur organisation les agricultures paysannes. Ces « dissidences » se rapprochent de ce que François Partant appelait de ses vœux sous le nom, mal choisi, de centrale économique.

Pour ma part je parle de **dissidences territoriales**.

Tout d'abord une définition, celle du Larousse : *action ou état de quelqu'un ou d'un groupe qui ne reconnaît plus l'autorité d'une puissance politique à laquelle il se soumettait jusqu'alors.*

La dissidence c'est se déconnecter du système dominant et retrouver des formes d'autonomie. Je vais donner deux exemples que j'ai choisis parce que je les connais.

Il s'agit du Mouvement des sans terre du Brésil et des Zapatistes du Mexique. Ce sont deux dissidences sociales et territoriales distinctes par leur histoire et leur organisation. Elles ont en commun, la centralité de l'agriculture, la durée, et une très grande ouverture au monde.

- **Le Mouvement des sans terre** a commencé ses actions d'occupation des terres en 1984. Actuellement il y a 350 000 familles réparties dans 1200 municipalités sur 8 millions d'hectares. Partis sur les bases d'un modèle d'agriculture industrielle ils ont évolué vers une agriculture paysanne avec formation interne. Sur leurs territoires il y a des écoles et une médecine qu'ils ont mise en place. Dernièrement leurs propositions sont une réforme agraire populaire qui recentre l'agriculture sur les cultures vivrières, l'installation locale d'industries de transformation et d'activités culturelles. Le mouvement des sans terre du Brésil est central au sein de Via Campesina.

- **Les Zapatistes du Mexique** sont dans un territoire assiégé, au plan interne comme au plan externe, par des forces hostiles. Après une gestation de plus de onze ans et un bref soulèvement armé, les Zapatistes (ce nom est une manière de renouer avec l'histoire mexicaine des luttes paysannes) ont récupéré des terres. Ils ont procédé à une rupture totale vis-à-vis des pouvoirs politiques locaux et nationaux, mais sont reliés au monde (Marcos et *escuelita*). Ce sont des indiens mayas qui récupèrent leurs savoirs et savoir-faire en agriculture mais aussi au plan culturel (écoles) ou médical (plantes). Ils ont particulièrement innové en matière d'organisation politique, de justice et de place donnée aux femmes.

Ces deux exemples n'ont aucune prétention à être érigés en modèles. Il s'agit simplement de montrer ce qui existe. A nous de dessiner nos propres voies pour retrouver la maîtrise de nos conditions d'existence.

On pourrait considérer que Notre Dame des Landes ou Bure sont des ébauches de dissidence territoriale, comme le fut en son temps le Larzac. Ce qui est sûr c'est que les paysans sont actifs dans ces luttes et que la question agricole est très présente.

En conclusion, je dirai qu'il me semble que les forces sociales qui se sont construites autour des agricultures paysannes et que l'on retrouve partout dans le monde ne constituent peut-être pas à elles seules l'après-développement mais sans elles celui-ci a peu de chances de se réaliser.

Silvia Pérez-Vitoria

- Les paysans sont de retour, Actes Sud, 2005
- La riposte des paysans, Actes Sud, 2010
- Manifeste pour un XX<sup>ème</sup> siècle paysan, Actes Sud, 2015